

# Huit questions, huit réponses ...

Ces questions, que la Rédaction<sup>1</sup> du bulletin de l'Amicale m'a soumises, m'ont amené à développer une réflexion sur l'influence que peut avoir la rencontre d'un homme singulier comme Maître Wang Yen-nien. Par l'expérience que j'ai vécue, il m'a paru intéressant de tenter de restituer aux pratiquants de notre école qui n'ont pu le rencontrer ce que peut représenter un lien avec un homme de cette nature. Alors que j'avais une vie professionnelle et familiale établie et une solide expérience de pratique et d'enseignement dans les arts martiaux japonais, je me suis demandé pourquoi et comment il a pu tenir cette place dans mon parcours de vie et ma recherche personnelle. Maître Wang n'est aujourd'hui plus physiquement présent, que reste-t-il de plus d'un quart de siècle d'échanges et comment cela se traduit-il dans notre personnalité et notre propre façon d'enseigner ?

Maître Wang portait en lui une authentique tradition issue de la Chine ancienne ainsi qu'une « façon d'être » empreinte de force et de naturel. Il n'en est pas moins resté un homme ayant choisi une vie somme toute usuelle, sans s'en retirer, montrant ainsi que, grâce au quotidien, aux événements, aux émotions vécues, peut se forger une personnalité qui sort de l'ordinaire. Façonné par la rencontre de son (ses) maîtres mais aussi par un parcours de vie imprégné du contexte historique et culturel exceptionnel d'intensité de l'époque ou il vivait (remise en questions des valeurs traditionnelles, guerre sino-japonaise, prémices de la révolution culturelle ...) Dans ce contexte de transformation profonde, il a eu la subtile intelligence de mettre en place un pont entre l'orient dont il était issu et l'occident qu'il a rencontré, en intégrant les deux cultures dans un langage commun. Ceci a pu se faire grâce à des qualités rares développées au cours des événements de sa vie. Je mesure souvent dans mes actes de la vie quotidienne et dans mon enseignement, la grande chance d'avoir pu bénéficier de cette rencontre, car au fond, elle m'a permis de comprendre ce que représente, dans le parcours d'une vie, la capacité de s'adapter sans perdre son identité, pour que le changement reste acceptable et puisse s'intégrer au fond de soi.

Dans l'histoire qui nous est propre, imprégnée par notre éducation et les événements marquants de notre vie, il y a « quelque chose » d'intangible, qui ne disparaît pas avec le temps ni avec les changements, aussi importants soient-ils, même si certains aspects restent intraduisibles.

De tout cela et dans le cadre qui nous intéresse ici, deux aspects représentatifs me sont apparus : Le premier, touche à la relation que chacun a pu établir avec maître Wang. Elle se caractérise tout particulièrement par la façon dont nous le nommons qui résume ce qu'il représentait et ce que nous étions. Le second a trait à la nature même des enseignements qu'il portait, dans la partie « publique » du Yangjia Michuan Taiji quan et dans la partie, plus confidentielle, de l'école de Neigong de la Montagne d'Or. Elle-même ayant une partie « publique » et l'autre « privée » ou « initiatique ».

Ces deux aspects touchent au triptyque nécessaire au succès d'une transmission: la pertinence de la matière transmise, la maîtrise de celui qui la transmet et les capacités et dispositions de celui qui apprend et s'approprie. Maître Wang s'appuyait à la fois sur une trame exigeante et respectueuse tissée entre lui et les élèves et sur la matière propre au Taiji quan et au Neigong pour ceux qui y étaient sensibles. Cela permettait une adaptation aux capacités de perception de chacun, allant du simple apprentissage technique à la possibilité d'un outil d'évolution personnelle. Peut-être et-ce la signification profonde de la notion de « Song » qui lui était si chère et à laquelle il se référait souvent? Ce qui le distinguait d'un simple expert résidait certainement en cela. Et, c'est peut-être cela qui nous permet, parfois, de « franchir la Porte » !

Monsieur Wang, Lao Shi, Maître Wang, Maître Wang Yen-nien, Master Wang, Wang Lao shi, Wang Yen-nien, Professeur, ... que d'appellations chargées de sens et parfois sans sens ! Avant 1981, j'avais déjà côtoyé de nombreux maîtres que l'on nommait ou se faisaient nommer ainsi. Mais « celui-ci » avait quelque chose de différent: la capacité de transmettre d'une façon telle, qu'elle était susceptible d'influencer le cours de votre vie tout en vous laissant la liberté de vos choix !

Lorsque j'ai rencontré Maître Wang, je l'appelai « Monsieur Wang » parce qu'il était convenu par mes aînés et proches de cette époque de l'appeler ainsi ! Cela me convenait car la dénomination « Monsieur » apportait une humanité à un personnage qui, somme toute, nous impressionnait et le terme « Maître » semblait outrancier, voire pompeux, même s'il pouvait flatter le privilège de côtoyer un maître et de le dire ! Il était aussi convenu de l'appeler « Lao Shi » (« Wang Lao shi » pour les anglo-saxons) qui signifie professeur, « vieux » professeur ou plutôt « professeur respecté ». Parfois nous le nommions différemment en lui parlant directement ou en parlant de lui à une autre personne. Dans le fond, en tant qu'occidental, nous ne savions pas très bien à quoi pouvait correspondre ce qualificatif dans le contexte de la culture chinoise, même si, par certains aspects, nous avions la possibilité de nous en approcher. Le qualificatif « Lao shi », dans sa traduction littérale, marque une certaine forme de respect envers son professeur. Mais au fond, qu'y

rattachions-nous : un respect profond, celui du professeur, une connotation plus déférente au maître ou une valorisation cachée de nous-mêmes ? La frontière entre ces différents états est ténue. Cette subtile ambiguïté se retrouve aussi dans notre culture occidentale. Les domaines artistiques comme la musique, la danse ou la peinture, dans lesquels le terme de « maître » est largement usité, alors que le qualificatif de professeur se retrouve plutôt dans les domaines scientifiques ou de l'enseignement. Cette réflexion nous reporte à l'époque des débuts et, depuis, le temps a refaçonné les esprits. Le maître a rejoint le panthéon des immortels et peut-être est-ce le moment d'approfondir une réflexion sur la signification profonde de cet aspect ?

Pour ce qui me concerne, j'ai pu constater qu'au fur et à mesure des rencontres, des événements et du temps, le qualificatif de « maître » s'est imposé peu à peu, presque malgré moi. Peut-être une reconnaissance profonde pour l'homme se mettait en place, discrètement, au fond de moi, comme une intime conviction.

« Yangjia Michuan Taiji quan » est la marque, l'âme de notre pratique, de notre école, comme un « fil de soie » trans-générationnel qui nous relie à son origine, à son créateur. Et peu importe qu'il y ait des incertitudes à son sujet ! Maître Wang y faisait souvent référence ainsi qu'à son propre maître : Zhang Qin Lin. Pratiquer notre école dans sa globalité, révèle dans la profondeur de notre corps et de notre esprit, la conscience de sa pertinence. Elle s'appelle Michuan ! Que peut vouloir dire « secret », caché, dissimulé ou non révélé – alors que rien apparemment ne l'est – si ce n'est une pratique consciencieuse ? Un enseignement secret le demeure parce que ceux qui le pratiquent sans l'esprit qui convient ne peuvent le comprendre. Ne s'approprie-t-on pas ce dont l'esprit et le cœur peuvent se saisir ? Cet aspect mériterait d'être approfondi car il est étroitement lié aux aspects apportés par le Nei gong, l'autre matière transmise en contrepoint du Taiji quan par Maître Wang. J'ai un grand respect pour le nom de notre école, comme une perle précieuse et mystérieuse !

Ceci étant posé, voici quelques réponses aux questions posées !

## **1. En quelles circonstances as-tu rencontré Laoshi pour la première fois ?**

J'ai découvert le Taiji quan du Yangjia Michuan l'année qui a précédé ma rencontre de Maître Wang, grâce à une démonstration faite par Charles Li (Zheng-Yi Li) au premier festival d'art martiaux organisé en 1980 à Strasbourg par Roland Habersetzer avec qui j'étudiais le Karaté et l'enseignait dans le cadre de son école le Centre de Recherche Budo, depuis une quinzaine d'années.

L'année suivante, les 16 et 17 novembre 1981, Maître Wang est venu à Strasbourg à l'occasion de son premier voyage en Europe, invité par Roland Habersetzer en liaison avec Serge Dreyer, Charles Li et Georges Charles. Accompagné par Charles Li, Serge Dreyer et Jean Paï, aujourd'hui décédé, il a dispensé un stage dans lequel nous avons découvert les deux premières séquences des Treize Postures (Shi san Shi) et les exercices de base du Yangjia Michuan Taiji quan. Dans les salons prestigieux de l'Aubette à Strasbourg, il a présenté le Yangjia Michuan Taiji quan dans une démonstration mémorable.

Monsieur Habersetzer était déjà très connu pour son éclectisme et ses nombreuses publications sur les arts martiaux japonais. Grâce à lui nous avons pu côtoyer des maîtres réputés de l'ancienne et de la nouvelle tradition japonaise comme : MM. Ogura, Otsuka, Matayoshi, Togushi, Kasé, Mochizuki, Chinen, ... qui nous ont permis d'élargir notre regard et d'appréhender la distance entre un maître accompli et un simple expert technique.

De Maître Wang émanait une dimension différente par rapport à ces personnalités issues du Japon que nous avons pu rencontrer jusqu'alors. Je relatais cette rencontre dans un petit article paru dans le journal d'arts martiaux « le Ronin » publié par M. Habersetzer dans les termes suivants : « Nous essaierons de nous souvenir de ces exercices d'assouplissement de la taille, d'enracinement, de travail du souffle ... Mais c'est cet air de sage bonhomie, de ventre rond et de regard limpide, cette aisance dans des mouvements paraissant si simple qui resteront l'image du Taiji quan qu'il représente si bien ... Il restera de cette rencontre une trace immuable, ... une vérité que l'on garde au fond de soi parce qu'elle n'a pas été donnée mais éveillée ». De nombreux articles écrits par Serge Dreyer et des pratiquants de l'époque ainsi qu'un synoptique des Treize Postures mis en images par Monsieur Habersetzer avec le talent le caractérisant en ont marqué le souvenir dans le « Ronin »<sup>2</sup>.

À cette époque, je ne me doutais pas de l'influence qu'allait avoir cette rencontre sur mon cheminement, tant dans les arts martiaux que sur la voie du Tao mais aussi sur le cours de ma vie et ses choix !

## **2. Es-tu allé à Taïwan pour le taiji ou pour autre chose ?**

Je suis allé à Taiwan pour la première fois en décembre 1986, sur l'information donnée par Maître Wang, alors président de la fédération Taiwanaise pour participer à une compétition internationale de Tui shou. J'avais aussi décidé ce voyage pour découvrir la pratique et l'enseignement du Taiji quan de maître Wang dans son véritable contexte et appréhender la culture chinoise et pluriculturelle de Taiwan que je ne connaissais que par mes lectures. Quelques mois auparavant, l'une de mes premières élèves de Taiji quan de l'INPACT, Maria de Oliveira, s'était installée à Taiwan pour étudier directement avec Maître Wang. Son accueil m'a permis d'entrer en contact rapidement avec le petit monde occidental du Taiji quan du Yangjia Michuan et de bénéficier d'ouvertures vers l'univers chinois plus difficile à appréhender.

Je me souviendrais toujours de mon arrivée, le soir, dans l'atmosphère chaude et moite de Taipei après un voyage de plus de 20h, projeté soudainement de mon monde professionnel et familial d'occidental bien réglé dans l'univers Taïwanais, insolite, coloré, odorant, bruissant, comme sur une autre planète ... Après mon premier repas chinois local, nous avons rejoint rapidement le Daoguan pour la pratique du soir. C'était une étrange baraque de tôle bâtie sur la terrasse d'un immeuble d'une dizaine d'étages, accessible par un ascenseur étroit. Nous sommes arrivés en avance, la salle était vide et silencieuse en contraste avec le brouhaha de la rue, recouverte de tapis de mousse verts au sol et aux murs avec un éclairage un peu glauque. Un portrait de Maître Wang entouré de tableaux d'idéogrammes chinois mystérieux pour moi, accroché en évidence, marquait la préséance du lieu. Peu à peu les pratiquants arrivaient avec, à chaque fois des témoignages chaleureux de bienvenue. J'ai pu rencontrer pour la première fois mes homologues venus des USA : Scott Rodell, Mike Basdavanos, Robert Politzer, David Mac Call, ... et de France : Sabine Metzlé, Jean Pai, Pia Lau ... Je découvrais la première ligne des chinois de Taiwan et enfin Maître Wang qui arriva avec son immense sourire et me souhaita la bienvenue. Par le voyage et le dépaysement, je flageolais sur mes jambes, et après un briefing intense et passionné, en chinois, par l'un des élèves seniors portant sur les règles de compétition, mon premier partenaire, désigné par Lao shi, fut ... Sabine Metzlé qui m'infligea une séance de tuishou mémorable sous l'oeil attentif et un peu narquois de maître Wang !

À l'occasion de ce premier séjour, Serge Dreyer qui habitait Taïchung avec son épouse Sun ti m'a permis de découvrir des moments rares dans les parcs le matin ou au gré de visites, des rites chamanes locaux se déroulant dans des temples et villages typiques. Les vents anciens y soufflaient encore.

Grâce à Maria, j'ai pu découvrir la vie nocturne et diurne de Taipei dans la quiétude des parcs, les marchés de nuit, les rues et la vie trépidante de la ville. Aux aurores, à 5 heures du matin (il y avait près d'une heure de bus et pas de métro à cette époque), nous partions pour rejoindre la pratique du matin à Yuan Shan près du « Grand hôtel » et le soir, la séance de Tuishou se prolongeait souvent jusqu'à 1h du matin dans les gargotes aux soupes odorantes. Mais la fatigue ne nous atteignait pas !

Je suis retourné à Taiwan à plusieurs reprises pour pratiquer avec Maître Wang, dans le cadre de séjours limités par le temps. Il y a eu le stage des professeurs du Collège à Yushi en 1991, pendant lequel j'ai fait la connaissance de George Lin ( Lin Jin tai) à l'occasion d'un voyage unique à travers les montagnes de théiers pour rendre hommage à une nonne bouddhiste caritative.

J'étais alors secrétaire du Collège et avait la mission d'animer le groupe des « anciens » de Cluny pour élaborer les termes de la charte. Celle-ci fut validée le dernier soir du stage à l'occasion d'une fête inoubliable en plein air, autour d'un feu sous la lune et les ombres chinoises des montagnes embrumées ...

### **3. Combien de temps as-tu étudié avec Laoshi ?**

Peu après la rencontre de Maître Wang en 1981 à Strasbourg, j'ai commencé l'étude du Yangjia Michuan Yaiji quan avec Charles Li (Zheng-yi Li) qui m'a initié aux bases et bien plus. Il enseignait alors au « Nikolaïté de Chaillot » près du Musée Guimet dans le quartier de l'étoile à Paris. Puis, j'ai créé l'INPACT (l'Institut de Pratique des Arts Chinois Traditionnels) en 1983 pour enseigner le Taiji quan et les boxes internes que j'avais apprises avec George Charles et des experts Chinois rencontrés à Paris.

C'est à partir des stages qui ont eu lieu à Annecy en 1986, invité par Henri Mouthon, puis à Cluny, par Annick Blard, que j'ai pu disposer de la matière de mon perfectionnement. En effet, Maître Wang y a enseigné les applications de la forme et les bases du Tuishou. Ce qui m'a permis de faire le lien avec mon passé de karatéka et la partie interne à laquelle m'avait initié Charles Li. A cette occasion, j'ai pu disposer des vidéos que nous avons réalisées car la caméra d'Henri Mouton était tombée en panne !

Je ne peux pas dire que j'ai été un élève « proche » de l'enseignement de Maître Wang car je n'ai jamais pu séjourner plus de trois semaines consécutives à Taïwan, du fait des contraintes de ma vie professionnelle et familiale. Par contre, j'ai pu suivre de nombreux stages qu'il a dispensés en France, en Europe et aux Etats-Unis dans lesquels il enseignait le Taiji quan et le Neigong. Je l'ai invité à trois reprises en Alsace pour des

stages, la première rencontre du Collège et le premier festival du Yangjia Michuan Taiji quan. Ces stages étaient un condensé fantastique de techniques, équivalent à de longues périodes d'enseignement à Taïwan. Maître Wang partageait la quintessence de ses connaissances en peu de temps, avec la générosité et la pertinence qui le caractérisaient. Il ne distillait pas son enseignement comme d'autres experts de Taiji quan, alors présents en Europe. Il en donnait la totalité pour que chacun puisse travailler et développer un Gongfu adapté à son propre niveau. Son objectif était de faire croître au mieux les germes qu'il semait avec générosité pour enrichir chacun et faire progresser le niveau de pratique.

Dans ces stages, Maître Wang acceptait à chaque fois d'être filmé et enregistré. Lorsque je lui demandais ce que je devais faire de ces documents audio visuels, il répondait invariablement : « fais en ce que tu veux, c'est ton choix, mais tu peux les diffuser aux personnes qui ont participé au stage... ». Conseil que j'ai scrupuleusement suivi !

Ce matériel a été extrêmement précieux pour structurer la compréhension des mouvements et leurs applications. C'était un outil précieux qui a permis d'asseoir les bases de l'enseignement et la parution de mon livre sur les treize postures après le feu vert qu'il m'a donné en 86 au stage d'Annecy. Disposer des documents audiovisuels de ces stages a permis un accès récurrent et précis à son enseignement. Et ainsi de mieux le comprendre, l'approfondir et l'intégrer dans les mois et années qui suivaient la somme considérable d'informations transmise. Ces documents, ainsi que tous ceux qui sont mis à disposition par l'Amicale sont une source inépuisable de mise au point et d'inspiration.

#### **4. Peux-tu donner le nom d'autres Occidentaux que tu as rencontrés lors de tes séjours ?**

Les stages et certaines compétitions à Taïwan étaient l'occasion de rencontrer beaucoup de pratiquants et d'enseignants. Je crois avoir rencontré la majorité des occidentaux de tous les continents sauf ceux qui ont quitté la pratique avant 1986. À ces occasions, les relations, même si elles étaient très différentes avec chacun, étaient toujours chaleureuses car nous étions heureux de nous retrouver autour de Maître Wang pour bénéficier de son enseignement et de sa présence. J'ai beaucoup apprécié ces rencontres par ce qu'elles avaient d'authentiques et d'enrichissantes.

A Taiwan, j'ai fait la connaissance de Peter Clifford, Pia Lau, Sabine Metzlé, Scott Rodell, Michael Basdavanos, Robert Politzer, Cathy Wu, Kennet Leonard, Joe Morris, David Mac Cale, Don Cole, Maureen Poole, George Lin, Caroline Althaus ... J'avais déjà rencontré la grande partie des résidents Taïwanais lors des premiers stages en France à Annecy et Cluny : Henri Mouthon, Luc et Vioune Defago, Annick Blard, Bernard Reot, Maryline Chanaud, Maryse Fourgeaud, Julia Fairchild, Mark Linnet, Jean Pai, Frank Bealet, Arlette Theoleyre, Philippe Danel, Michel Douiller, Jean-Luc Ladurée, puis à Strasbourg, Paris, Angers et aux USA ...

Cette période était enthousiasmante, riche en rencontres et échanges. Nous étions toujours réjouis de nous retrouver autour de maître Wang et de son sourire. Il savait comment nous réunir dans la même direction, l'esprit tendu pour « apprendre » et susciter le bonheur de nous retrouver autour de lui. C'était vraiment un temps exceptionnel qui réjouissait nos coeurs dans l'étude, la quiétude et le respect. Seule la présence bienveillante de Maître Wang favorisait et permettait cet état de grâce commun. Nous comprenons mieux aujourd'hui l'importance capitale de sa présence et de sa façon unique d'être et de faire.

#### **5. Quel est le meilleur moment dont tu te souviens dans les contacts avec Laoshi ?**

Il ne peut être unique ! Tant de moments ont été les meilleurs en découvertes techniques et personnelles. Les plus intenses n'étaient pas toujours les plus faciles ! Mais ils correspondaient à des prises de conscience importantes techniques ou humaines. Les stages dont nous étions les hôtes étaient particulièrement intenses mais certains moments m'ont particulièrement touché :

La première rencontre à Strasbourg dans laquelle il m'a attribué mon nom chinois, mais aussi les derniers voyages pour le voir avant la fin de sa vie dans lesquels il regrettait que je ne lui aie pas apporté de pizza alsacienne (la tarte flambée !) et me grondait avec gentillesse de ne pas avoir été le voir plus souvent et de ne pas avoir appris le Chinois pour que nous puissions communiquer plus facilement et mieux nous comprendre...

Il y a eu aussi ce repas, à la maison, en 1981, avec une dégustation de schnaps d'Alsace et d'alcools divers. Il savait distinguer sans se tromper, les alcools à noyaux des autres. Cela a épâté plus d'un français ! Et des

moments forts et denses comme à Cluny en 1989, pour la création du Collège, qui fut une leçon d'humilité collective rare: chacun étant amené à montrer un passage de la forme devant le regard de ses pairs avec les corrections apportées par le Maître. Ouf !

La clôture du stage de Yushi en 1991, autour du feu, sous les étoiles dansant le rock avec Marilynne Chanaud et partageant nos chansons ou bien, le matin dans les brumes moites des aurores, passant en revue nez à nez chacun des 50 participants en posture d'enracinement et proclamant avec autorité à la fin : « il manque quelqu'un et je sais qui c'est ! ». Nous le savions aussi, mais je ne vendrais pas la mèche !!

Et ce repas à Mulhouse en 1992, dans lequel il me disait, après la parution de mon livre sur le Shi San Shi que, de son temps, il était bienséant d'attendre la mort de son maître avant d'éditer un livre !

Les stages d'initiation au Nei gong dans lesquelles Maître Wang, drapé en officiant taoïste, devenait impressionnant dans une attitude venue de la nuit des temps.

## **6. Où et quand as-tu commencé à enseigner le taijiquan ?**

J'ai commencé à enseigner les bases du Yangjia Michuan Taiji quan au Centre de Recherche Budo de Roland Habersetzer dès 1982 ! En 1983, j'abandonnais la pratique du Karaté pour enseigner le Yangjia Michuan Taiji quan à part entière. Je créais l'INPACT, l'Institut de Pratique des Arts Chinois Traditionnels en automne 1983 à Strasbourg et arrêtais, du jour au lendemain, la pratique du Karaté, par choix personnel mais aussi pour ne pas porter ombrage à mon professeur de l'époque Monsieur Habersetzer. Patrick Gstyr, et Jean-Thierry Tchoumou faisaient partie des membres fondateurs.

J'ai commencé à enseigner les Treize postures et les exercices de base ainsi que les « boxes chinoises » Hung gar, Hsing I quan, Tang lang et ce que l'on appelait la gymnastique taoïste (dao yin fa) que j'avais étudié auprès de George Charles et d'experts Chinois à la fin des années 70. Entre les années 82 et 86, Charles Li assura régulièrement des stages à Strasbourg et transmis les bases de l'école avec la générosité et l'enthousiasme qui le caractérisait. Rapidement, l'enseignement du Taiji quan est devenu prioritaire.

Les personnes les plus marquantes qui s'initièrent au Yangjia Michuan Taiji quan auprès de moi pendant les années 80 étaient: Patrick Gstyr, José Rodriguez, Christian Delhomme, Jean-Thierry et Pascal Tchoumou, Jean-Claude Trap, puis François Schosseler, Maria de Oliveira, Lili Bloch-Ramstein, Sabine Hambarek, Chantal Bousquet, Cathy Brombacher, Myriam Vassal, Pierre Haegy, Jean Dobel Ober, Olivier Hebting, Christophe Lephay, Bertrand Becker, Guy Koenig, Jean-Marc et Myriam Wendling, Richard Lacroix et plus récemment, Frédéric Plewniak, Yves Martin, Alphonse Medina, Jean-Paul Lutz, Elisabeth-Marie Mertz, Svetlana Nedelkina...

## **7. As-tu pratiqué avec un autre maître ?**

Avant de rencontrer Maître Wang, j'ai pratiqué et enseigné le Karaté de l'école « Wado Ryu » pendant plus de 15 années. Grâce à mon professeur Roland Habersetzer, j'ai pu pratiquer avec de nombreux maîtres japonais et particulièrement Hiroo Mochizuki qui enseignait le style de Karaté « Wado Ryu » dont la spécificité était la légèreté du pied avant dans une posture caractéristique sur la jambe arrière (neiko ashi) et une souplesse élégante se distinguant des autres styles de Karaté. Cette école faisait appel pour partie à certains principes similaires au Yangjia Michuan Taiji quan, particulièrement par la légèreté de la jambe avant permettant aisance et mobilité. J'ai eu la chance de pratiquer avec ce jeune Maître lors de stages à Strasbourg puis à l'occasion de séjours professionnels à Paris. Cette expérience dans une discipline externe m'a permis de mieux comprendre les principes de notre école et de prendre du recul par rapport à certains aspects caricaturaux apparus avec le temps.

Point n'est besoin de courir plusieurs lièvres à la fois ! Si on l'a bien compris, le Yangjia Michuan Taiji quan possède en lui-même tous les éléments d'approfondissement d'une pratique complète du corps et de l'esprit avec d'innombrables possibilités de développement. Même si je me suis intéressé, par éclectisme à d'autres types de pratique et d'approches des arts martiaux internes, du tui shou et du combat, je n'ai pas pratiqué avec d'autres maîtres de taiji quan que Maître Wang Yen-nien. Le patrimoine du Yangjia Michuan et du Nei gong est tellement important et complet qu'il ne suffit pas d'une vie pour en intégrer les principes et les dimensions multiples.

Il est pourtant utile de développer un regard attentif vers d'autres écoles et Maîtres reconnus ou inconnus, mais aussi d'autres disciplines martiales ou artistiques comme la danse, le chant ou les pratiques instrumentales, la peinture, la poésie, la littérature des textes classiques et de textes contemporains, ... car cette observation curieuse permet de mieux comprendre les racines de notre propre école, son esprit et ses

principes et exercices référents pour les élargir vers d'autres possibilité de pratique du corps et de l'esprit tout en restant fidèle à l'esprit d'origine. Il s'est avéré que plus j'avance dans la compréhension du Yangjia Michuan et plus je suis convaincu de sa justesse et de sa pertinence tant dans ses approches martiales, énergétiques que spirituelle.

## 8. Dans l'enseignement de Laoshi, qu'est-ce qui te paraît le plus important ?

Maître Wang avait la capacité, pour celui qui voulait bien le percevoir, d'éveiller chacun à lui même sans le contraindre. Une « force tranquille » et un esprit à la fois joyeux et grave se dégageaient de lui.

Au-delà de l'incomparable connaissance de son art, c'est sa personnalité, son intelligence et ses qualités humaines qui ont permis cette adhésion unique autour de lui, rassemblant toutes les identités culturelles et dépassant toutes les individualités. Une impressionnante intensité de concentration se dégageait de lui avant chaque séance. Tout son être était tendu vers la préparation intérieure de l'enseignement qu'il allait livrer pour donner le meilleur de lui-même. La magie opérait quand il entrait en scène. Le cours se déroulait dans la sérénité et une intense attention, rigoureusement structuré et parfaitement adapté aux attentes et aux besoins des participants. L'enseignement était pertinent, à la fois ferme et doux, conduit tantôt avec humour tantôt avec gravité et une autorité naturelle acceptée de tous. Il transmettait ainsi, dans la paix, le sourire et la quiétude, pour permettre à chacun de « s'élever », d'entrer dans « l'état d'élève ». Il ne nous prenait pas par la main, ne nous contraignait pas, n'exigeait aucune allégeance, et chacun pouvait s'adosser à lui.

C'est en ce sens que l'on peut dire que son enseignement était empreint d'une profonde spiritualité, non par rapport à une approche philosophique ou religieuse, mais par rapport à l'élévation de soi-même. Il savait trouver le chemin, au fond de chacun, sans qu'il y paraisse, pour débusquer le germe enfoui et l'éveiller.

Pour cela il est nécessaire d'entrer dans l'état de Song jing : « souple, relâché, à l'écoute », disait-il invariablement.

C'était l'essence vivante de son enseignement.

Strasbourg, le 1er juillet 2013

Christian Bernapel - Jiang Cheng-Zhen

<sup>1</sup> Françoise Cordaro, rédactrice en chef et Claudy Jeanmougin, pour la trame des questions.

<sup>2</sup> Ces articles, photos et dessins sont à la disposition des curieux d'histoire dans mes archives. J'ai relaté cette période dans le document commémoratif des 20 ans de l'Amicale.

